



CULTURE

Comment Brassai
a transfiguré le graffitiLa plus célèbre série du photographe
est à (re)découvrir au Centre Pompidou

PHOTOGRAPHIE

Qu'est-ce qui se cache derrière les graffitis photographiés par Brassai, creusés dans la pierre par des inconnus à partir des années 1930? Les pensées refoulées de la ville moderne, les traits de génie d'artistes primitifs, les arabesques dessinées par la main du hasard? Sans doute un peu tout cela à la fois. Au Centre Pompidou, la série la plus célèbre du photographe hongrois (1899-1984) fait toujours le même effet, magnétique et magique: une fois encadrés et accrochés aux murs, les traits furieux ou amoureux gravés sur les murs de la capitale, qu'il a collectés pendant vingt-cinq ans, semblent quitter la trivialité du quotidien pour devenir des symboles cachés et plein d'ombres, des rébus sauvages dont le mystère résiste. « *Ce qui s'exprime sur le mur, spontanément, n'est-il pas un "fait social" par excellence?*, demandait Brassai. *Le secret de l'homme d'aujourd'hui n'est pas moins profond que celui de l'homme des cavernes, et celui d'aujourd'hui a l'avantage d'être vivant.* »

On croyait tout savoir sur ces images, exposées en 1956 au MoMA de New York, réunies par l'artiste dans le livre *Graffiti* en 1961 et devenues un grand classique. Mais dans sa galerie de photographies au sous-sol (entrée gratuite), et dans un très beau livre aux éditions Xavier Barral, le Cen-

tre Pompidou éclaire de façon convaincante la genèse, le contexte et les interprétations mouvantes de ce travail pionnier, qui annonce les futures réflexions de Jean Dubuffet sur l'art brut ou l'intérêt plus récent pour le *street art*.

Dans les années 1930, Brassai n'est pas le seul à s'intéresser à l'art de la rue: les surréalistes – dont le photographe fut proche sans jamais appartenir au mouvement –, attirés par les accidents du quotidien et les manifestations inconscientes qu'ils dévoilent, sont les premiers à publier ses graffitis dans la revue *Le Minotaure*. Picasso, lui aussi, sera fasciné par la culture populaire: on trouve des similitudes nettes entre les motifs des graffitis et les « papiers déchirés » de l'artiste espagnol, qui fait naître des taureaux et des squelettes à partir de quelques courbes simples. Plus tard, Jacques Prévert, dans une double appropriation, inventera à partir des graffitis de Brassai de fascinants collages colorés dont les originaux sont exposés à Pompidou: un couple d'amoureux réduit à deux cœurs tirés d'une planche anatomique surplombe ainsi la photo d'une tête de mort.

Regard et traitement

L'exposition se penche aussi sur le sens et le destin que Brassai donne à ses œuvres. Obsédé par ses graffitis au point de répertorier ses trouvailles sur des carnets de dessin et des cartes (il les traque dans

les quartiers populaires), il ne se voit pas pour autant comme un enquêteur sociologique. C'est plutôt la poésie et la charge visuelle des motifs qui l'intéresse. Il sait que c'est son regard et son traitement qui transforment ces productions en gestes artistiques; il les transfigure par d'immenses agrandissements, il en accentue les ombres et les creux, il les réunit dans des collages, il les transforme même en tapisseries.

Au côté des icônes de Brassai, comme le « roi soleil » – un personnage aux cheveux gravés en bataille –, l'exposition présente des photos inédites, dont des graffitis plus politiques: croix de Lorraine, symboles anarchiste et pacifiste, faucille et marteau... Brassai les a écartés de son livre, au profit de thèmes plus intemporels: la mort, l'amour, le sexe... Comme s'il avait voulu, encore une fois, écartier toute possible référence à l'actualité du monde pour revenir à l'universalité du désir humain. « *Graver sur un mur, écrivait-il, c'est retrouver l'antique geste humain et aussi l'antique façon de découvrir le monde.* » ■

CLAIRE GUILLOT

Brassai, graffiti. Galerie de photographies, Centre Pompidou, place Georges-Pompidou, Paris 4^e. De 11 heures à 21 heures. Gratuit. Jusqu'au 30 janvier. Tél. : 01-44-78-12-33. Catalogue: Brassai Graffiti, le langage du mur, éd. Centre Pompidou/Xavier Barral, 320 p., 42 €.